

*Nicolas Correard*  
(*Université de Nantes, Lamo*)

---

Apollonius de Tyane, contre-exemple pour l'âge classique  
et les Lumières ? Lectures critiques et parodies satiriques  
du récit de Philostrate

« Il n'y a rien là qui mérite d'être lu, car le problème ne pouvait à cette époque être considéré avec le calme nécessaire<sup>1</sup>. » C'est par ces mots que George R.S. Mead, auteur d'une étude de référence sur la *Vie d'Apollonius de Tyane*, concluait un passage consacré aux commentaires sur le fameux récit de Philostrate durant la première modernité, entre la réception humaniste et la philologie scientifique du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>. La vigueur des débats suscités par ce texte entre 1650 et 1750 – période de ce qu'on pourrait appeler la seconde controverse autour d'Apollonius après celle de l'Antiquité, que nous évoquerons brièvement – laisse au contraire penser que quelque chose d'intéressant, d'important même, s'y jouait pour la République des Lettres. Rendue accessible à un vaste lectorat par la traduction latine de Rinuccini (1501), la traduction italienne de Baldelli (1546) ou la traduction française de Vignère (1599), cette biographie romancée d'un philosophe aventurier continuait de fasciner, ne serait-ce qu'en raison de l'exotisme captivant de ses voyages dans l'Empire parthe (livre I), en Asie centrale et en Inde (livres II et III), dans le monde méditerranéen, de la Grèce aux colonnes d'Hercule en passant par Rome (livres IV et V), en Égypte et en Éthiopie (livre VI), puis de nouveau en Grèce et à Rome (livres VII et VIII)<sup>3</sup>. Le personnage semi-légitime d'Apollonius traversant l'*ækoumène*, tel que le décrit Philostrate prétendant recopier les pseudo-mémoires de son compagnon Damis, ne pouvait que susciter la curiosité : figure hybride entre le sage, le mage, le saint, l'explorateur, le

conseiller politique et le prédicateur populaire, Apollonius est un héros charismatique dont l'aura va bien au-delà du cercle des lecteurs de Philostrate. Mais l'attraction du public lettré s'accompagne d'une répulsion presque universelle, alors même que les jugements sont commandés par des positions idéologiques très diverses. Tout le monde semble condamner le personnage et/ou Philostrate, mais pour des motifs parfois opposés, comme nous voudrions le montrer en nous attachant à la réception anglaise et française, ainsi qu'à quelques imitations de nature parodique.

Trois points retiennent l'attention. La question de la frontière entre faits et fiction tout d'abord, ardemment débattue au XVII<sup>e</sup> siècle<sup>4</sup>. Alors que la fiction romanesque obtient une dignité nouvelle, consacrée par le *Traité de l'origine des romans* de Pierre-Daniel Huet (1670), un mouvement critique de rationalisation s'exerce dans le traitement de la Fable antique<sup>5</sup>, corollaire du « pyrrhonisme historique » qui balaye l'écriture historiographique, traquant les faits derrière les mythes<sup>6</sup>. Or, la biographie de Philostrate, doublement fabuleuse en raison des actes prodigieux prêtés au personnage et en raison de son merveilleux géographique, a toujours été hautement suspecte. Elle l'était déjà aux yeux des Pères de l'Église, qui avaient fourni un certain nombre d'arguments contre la véracité de l'« historien » Philostrate, comme on l'appelle, en relevant ses exagérations, ses contradictions, ses silences. Mythistorien, Philostrate avait manifestement écrit une hagiographie, une sorte de *Légende dorée* païenne, inacceptable pour les lecteurs chrétiens. La fictionnalité de son récit était déjà une évidence aux yeux de philologues humanistes comme Vives, Scaliger, Vossius ou Casaubon<sup>7</sup>. Mais, comme nous le verrons, le roman de Philostrate reste longtemps cité comme une source d'information géographique ou ethnographique sérieuse. À l'inverse, les commentateurs adoptant une posture critique, majoritaires à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, ne se contentent plus du lieu commun des « mensonges » de Philostrate : on veut tout expliquer, corriger les erreurs une à une, rationaliser les prodiges, et même rendre compte des manipulations romanesques d'un possible fondement historique. Une réflexion poéticienne émerge donc, quoique tardivement et négativement : pour cette époque promouvant la norme de la vraisemblance dans l'écriture romanesque, le tort de Philostrate n'était pas tant d'avoir fait d'Apollonius un héros de roman, mais de l'avoir fait n'importe comment, en mélangeant grossièrement les genres. L'intention de Philostrate est rarement discutée comme telle, mais elle ne cesse de troubler, comme elle peut troubler les lecteurs et les critiques d'aujourd'hui<sup>8</sup>. Son « pacte fictionnel » peut passer inaperçu, tant il est ambigu : pur plaisir de l'invention romanesque, raffiné par le goût de la Seconde Sophistique pour l'illusion artistique ? Volonté de promouvoir l'exemplarité morale et philosophique d'une figure du sage rendue à la fois divertissante et spectaculaire ? Ou bien dessein concerté de produire un mythe de sauveur